

expédition du Tibet est purement hagiographique et miraculeux. Comme on ne peut pas faire de Srong-Chidourgho un saint, puisqu'il est inadmissible que le Saint Empereur Mongol ait guerroyé contre un bouddhiste, on en fait un sorcier; il se change en serpent; son chien jaune à museau noir prédit l'avenir; une magicienne arrête les Mongols par ses conjurations, jusqu'à ce que Djoudji le Tigre défasse l'enchantement d'un coup de flèche; dans une chasse, le Tchinghiz Khan retrouve les deux ancêtres mythiques, un Loup gris et une Biche blanche, et les reconnaît; le Tchinghiz et le Srong se combattent, en se métamorphosant en oiseau, en tigre, en lion, et finalement, le Srong, qui s'est changé en enfant, est vaincu et se rend au Tchinghiz, qui apparaît comme Dieu en personne, « le Tengri Khormouzda ». Vaincu, il donne au Tchinghiz la lame d'acier aimanté qui seule peut le tuer : « S'il coule de mon corps du lait, c'est malheur pour toi; s'il coule de mon corps du sang, c'est malheur pour ta lignée. » Le Tchinghiz frappe, c'est du lait qui coule; le sacrifice mystique est accepté; il ne lui reste plus qu'à le consommer, en épousant la femme du Srong, Kurbeldjine Goa, « la Biche », incarnation de ses ancêtres, et en mourant « d'un mal mystérieux qu'elle lui fait ». De son côté Kurbeldjine Goa se jette à l'eau, dans la rivière Noire, qu'on appela, depuis, « rivière de la Dame », après avoir chargé un oiseau d'annoncer qu'on trouverait son corps, non pas en aval, mais en amont de l'endroit où elle s'était précipitée; et on la retrouve, belle à miracle, « plus belle qu'elle ne fut oncques de son vivant ¹ ». La rédemption des Mongols est achevée; le Tchinghiz a racheté son peuple par le sacrifice bouddhique.

La vérité, c'est que l'exécution militaire des Mongols sur

1. Sanang Setzène, 97 à 103.

les gens de Hia fut d'une rigueur impitoyable. De 1225 à la fin de 1226, le pays de Hia, le Ho-Si, « à l'ouest du fleuve », des Chinois, entre le Hoang-Ho et l'Hexapole, fut effroyablement saccagé; il fallait contenter les voisins, devenus bons Mongols, que ce royaume de brigands vexait le plus : les Chinois et les Oïgour. On massacra les brigands d'Ala-Chan et de Kan-Sou si terriblement qu'aujourd'hui encore, d'après un voyageur, les gens d'Ala-Chan entendent hurler, dans le désert, les âmes des peuples exterminés par les Mongols ¹.

Après cette rude exécution, ni meilleure, ni pire que celles de Khorassan, l'ordre établi dans le Ho-Si, le Tchinghiz Khan partit pour une tournée d'inspection en Chine, lorsqu'il tomba malade en route et mourut, dans une bourgade quelconque du Chan-Si, près d'une petite ville dont d'Ohsson et de Mailla orthographient le nom chinois, tant bien que mal, Ku-Yuen-Tchéou (18 août 1227); il avait soixante-six ans.

Sur le point de ses obsèques, la légende mongole se dépouille de symbolisme, perd le caractère religieux, devient très claire et très précise. Un parti voulait emmener le corps, sur son char funèbre « garni de cinq étendards », à la capitale turque, à Karakoroum; le char refusa de bouger. Alors, le vieux compagnon d'armes du Tchinghiz, le vieux Kilukène Baghator, « le Vaillant », apostropha l'empereur : « Fils du Ciel, veux-tu rester seul ici, abandonner ton grand peuple?... Deligoun Bouldak, au bord de l'Onon, le lieu de ta naissance, la rivière dans laquelle tu as été lavé ², *tout est là-bas...* le pré de Kéroulène, où tu as été proclamé empereur, *tout est là-bas...* ton grand peuple, très fidèle... *tout est là-bas* ³ ». Le char, immobile, prit mouvement, roula vers Deli-

1. Morgan, *Geographical Magazine*, II, p. 306. M. Morgan reproduit, sans le savoir, une vieille chanson chinoise.

2. Une des rivières sacrées; voir plus haut, p. 20-21.

3. Ce poème, en très beaux vers mongols, est dans Sanang Setzène, p. 107 à 109.

goun Bouldak. Le parti mongol l'emportait sur le ture; le corps du fondateur de l'empire n'irait pas à Karakoroum. On pouvait, dès lors, prévoir que Karakoroum la Turquie ne serait qu'une capitale d'occasion, que le trône impérial n'y resterait pas, mais irait en pays chinois, à Pékin; car d'établir une capitale à Deligoun Bouldak, il ne pouvait être question; il fallait choisir entre l'Ouest et l'Est, entre l'Asie turque et la Chine; les Mongols choisirent la Chine; le lendemain de la mort du Tchinghiz Kan, la séparation de son empire était inévitable.

« Faites bien attention aux paroles du petit Khoubilaï; elles sont pleines de sagesse », disait l'empereur sur la fin de sa vie. Ce petit Khoubilaï¹ était le fils de Toulouï l'Ot-djiguine, « le Gardien du foyer », comme plus jeune des quatre fils du Tchinghiz Khan. — Il était entendu que le domaine héréditaire, Deligoun Bouldak sur l'Onon, les lieux saints près de l'Orkhon, la Montagne où la Biche de lumière avait conçu, et la ville de Karakoroum lui reviendraient; mais les acquêts, comment les partagerait-on? Et l'empire, cet empire « fondé à cheval qu'on ne pouvait pas gouverner à cheval », qui aurait la main assez ferme pour le régir, le coup d'œil assez sûr pour voir, au loin, les limites où les armées mongoles jalonnaient ses Marches? Car de la victoire nul ne doutait; la nation mongole fixerait les bornes de son domaine où elle voudrait les placer. Pour la première fois, ces vainqueurs qui ne doutaient de rien hésitèrent; l'Empereur Inflexible n'était plus là; qui devaient-ils choisir pour Kaan, « Pouvoir du Ciel », sur la terre? Après sa mort, le Tchinghiz Khan leur sembla tellement grand que personne n'osa prendre sa succession. Ils s'inspirèrent de son esprit, et réglèrent les choses conformément au Yassak; l'Ot-djiguine, Toulouï, gardant le foyer

1. Khoubilaï était né le 28 septembre 1214.

sur l'Orkhon et sur l'Onon, gouverna directement les peuples héréditaires, Mongols et Kéraït; sur les autres, il régna par intérim, comme un régent préposé à la garde du pacte national. Il eut les sceaux, les ministres de son père, Tatakoun l'Oïgour, Mahmoud Yelvadj le Transoxanien, et le Liao chinois Yelou Tchoutsai, qui, en réalité, menait tout, mais il ne fut jamais proclamé.

Le fils de Djoudji, Batou, qu'ils appelèrent plus tard *Sain Khan*, « le Bon Sire, le Débonnaire », était là-bas, dans l'Ouest, menant volontiers la vie nomade entre son quartier général de Saraï sur le Volga, et ses belles prairies du Kouban au nord du Caucase; par la Crimée, ses bons amis de Venise lui envoyaient les belles choses de l'Ouest, les bijoux de Constantinople, les tentures d'Italie, les draps du pays des Francs; par la route du Nord, ses sujets bulgares, kirghiz, lui apportaient les précieuses pelleteries, et les merveilles de Chine, et les gerfauts du pays niu-tchi, « Route des faucons »; par le Caucase, ses sujets arméniens lui vendaient les richesses de Bagdad, « le *Nachout* ou brocart d'or, les deux étoffes brodées d'or qu'on appelle *Natchidout* et *Dardas*, les *Soubout*, et les *Tana*, qui sont les petites et grandes perles, les *Tobitchaout*, chevaux à longues jambes et à long cou¹, etc. » Il gouvernait assez paisiblement ses Kiptchak ou Turcs des steppes, ses Kirghiz ou Turcs errants, ses Bulgares, Bachkirs, Russes et autres ralliés, guerroyant contre les insoumis, sans se presser, mollement; il n'avait pas d'ordre du Kaan; il n'y n'avait même pas de Kaan; ne recevant pas de consigne, le « Débonnaire » ménageait ses peuples, et se laissait vivre.

Djagataï avait reçu l'investiture de Transoxiane et de Khorassan du vivant de son père. Il s'était installé à côté du pays, dans les « Pommeraies » d'Almalik, et gouvernait de

1. *Yuan-Chao-Pi-shi*, d'après Bretschneider, p. 215.

loin, mais avec une singulière fermeté. C'était Masoud Beg, le fils de Mahmoud Yelvadj, qui eut d'abord sa procuration, homme d'une extrême rigueur, rallié de la première heure, faisant du zèle mongol, du nationalisme à outrance, ne jurant que par le Yassak. « Comme Tchinghiz Khan avait confié à la responsabilité de Djagataï le soin de faire observer les règles de son Iaçà de mauvais augure et de son Toura blâmable, ce prince montrait un zèle excessif... pour l'accomplissement de cet objet. Des exigences qui étaient complètement opposées à la loi divine et à la raison émanient de lui¹. »

Djouveïni, contemporain, fils d'un serviteur des Mongols, lui-même dévoué à leur cause, lieutenant-gouverneur à Bagdad pour Houlagou, donne la même note, mais sur un ton différent : « Djagataï était un souverain plein de courage, de force et de sévérité... ses serviteurs étaient tellement retenus par la crainte du Yassak et par celle de sa sévérité que, sous son règne, personne, dans quelque passage que ce fût, n'avait besoin de sentinelle ou de garde... et ainsi qu'on le dit par métaphore, une femme seule et portant sur sa tête une aiguière d'or, n'aurait pas conçu la moindre inquiétude. Il promulguait des ordonnances minutieuses, et dont il exigeait l'observation avec une importunité insupportable². » On voit clairement, dans ce passage, commencer la lutte entre la conception mongole d'un État laïque, basé sur le nationalisme, et l'idée musulmane d'un État fondé sur la religion, sans distinction de nationalités. Avec le grand Timour, pourtant si Turc d'esprit et de cœur, l'État fondé sur

1. Extraits du *Habib Es Siar*, par Defrémery, p. 53. L'auteur du *Habib Es Siar*, l'Iranien Khondémir, est partial pour Timour (Tamerlan), qui s'éleva au pouvoir, grâce à l'appui des ordres religieux musulmans, en se faisant le champion du *Chériat*, loi religieuse, contre le *Yassak*, loi laïque. Khondémir était le contemporain et le commensal de Bâber, descendant de Timour par son père, et du Tchinghiz par sa mère, conquérant de l'Inde au commencement du xvi^e siècle, et fondateur de l'empire des Grands Mongols.

2. Extrait et traduit de Djouveïni, *Defrémery*, p. 137.

la religion l'emporta, et après une courte et brillante jeunesse, le nationalisme turc exclusivement musulman, et le mysticisme exclusif arrêterent la vie dans ce grand et vigoureux corps asiatique; les éléments inertes du cadavre se décomposèrent, dès le xvi^e siècle, se dispersèrent à tous les vents.

De la forte administration de Djagataï, l'idée nationale se dégagea si vigoureusement qu'elle s'est conservée sous la forme la plus durable, celle du langage; le dialecte turc écrit et parlé actuellement dans les pays gouvernés par Djagataï au xiii^e siècle s'appelle de son nom, *Djagataï Turkisi*, « turc de Djagataï ». Je ne crois pas que rien puisse mieux marquer la force et le souvenir indestructible que le nom d'un langage. Le Tchinghiz Khan fut le père d'un peuple, et son fils Djagataï, le parrain d'une langue.

En 1229, ce grand empire se lassait d'attendre; il fallait un empereur. Le conseil de Toulouï, dirigé par Yelou Tchoutsai, supposa un testament du Tchinghiz Khan, des instructions verbales qui désignaient l'insignifiant Ogodaï. C'était une cote mal taillée, le provisoire, en attendant mieux, mais en nommant Ogodaï, on créait un précédent. L'action de Yelou Tchoutsai et du parti chinois est visible dans l'élection de 1229. Ogodaï est l'homme de Yelou Tchoutsai, des Liao; c'est en Chine qu'ils conduisirent d'abord l'empereur; puis, après que l'Ot-djiguine du Tchinghiz, Toulouï, fut mort, à force de boire (octobre 1232), ils séquestrèrent le Kaan Ogodaï à Karakoroum et dans son palais voisin de Kertchagan, lui firent sceller tout ce qu'ils voulaient, laissant l'ivrognerie achever son œuvre. Ogodaï, suffisamment alcoolisé, mourut le 11 mars 1244.

En réalité, Yelou Tchoutsai avait gouverné, préparé le terrain pour écarter tous les obstacles devant la lignée de l'Ot-djiguine Toulouï, conformément à la vieille coutume

turque et mongole. Au Kouriltai, « assemblée générale », on avait décidé que la succession impériale resterait fixée dans la maison d'Ogodaï, premier Kaan élu après le Tchinghiz Khan. Le parti chinois avait feint d'accepter; sous main, il tenait en réserve ce « petit Khoubilai » dont le Tchinghiz Khan avait vanté « les sages paroles »; on lui faisait une légende. Pour éviter toute rivalité de branche aînée, on envoya Batou dans l'Ouest, faire des conquêtes; par la même occasion, le parti chinois se débarrassait des enfants d'Ogodaï, prétendants légitimes, et de ceux de Djagataï, prétendants éventuels, auxquels l'honneur et le droit coutumier commandaient d'aller se battre le plus loin possible; les enfants de l'Ot-djiguine Toulouï devaient rester à portée du foyer, c'est-à-dire en Chine, dans le pays où Yelou Tehoutsai rêvait d'établir le siège de l'empire.

La souveraineté d'Ogodaï (avril 1227 — 11 décembre 1241) est un gouvernement de compromis entre le parti chinois, qui ne veut pas que « l'Empire soit gouverné à cheval », qui rêve l'ancienne gloire des Han et des Thang sous une dynastie mongole suffisamment chinoisée, et le parti turc, celui qui ne voit que « l'Empire à cheval », la conquête à outrance jusqu'à l'extrême limite où ces enragés patriotes, affolés d'unité nationale, ces furieux traîneurs de sabre, fanatiques de chauvinisme, s'imaginent qu'ils trouveront des Turcs.

Quand il n'y aurait plus de Turcs, on se chargerait d'en inventer; les Turcs, il y en a partout; c'est maintenant toute la face de la terre qu'il faut conquérir; *Tarikh-i-Djihane Kouchaï*, « la Chronique de la conquête du monde », c'est ainsi qu'Ala Ed-Dine Ata Melik Djouveïnei nomme ses annales, dans le but apparent de flatter ses patrons mongols. On suppose un testament imaginaire de l'Empereur Inflexible; la conquête du monde est article de foi, si bien que Plan Carpin croit à l'existence du testament: « [Chingis-Kan].... statuta

multiplicia fecit, quæ Tartari inviolabiliter observant.... Statutum est quod sibi subjugare debeant omnem terram. — A Chingis-Kan habent mandatum ut cunctas si possunt subjiciant nationes¹. » Au parti de « gouvernement » chinois se rallient, dès cette époque, les bouddhistes, au parti « à cheval » de guerre à outrance et de conquête, les musulmans et les chrétiens; il est positif qu'en pays de langue turque et mongole, en Sibérie méridionale et dans les districts habitables du Kobi, en Pentapole et en Hexapole, en Turkestan et en Transoxiane, chrétiens et musulmans turcs ont marché d'accord, ont fait cause commune, en tant que nationaux mongols, pendant les soixante dernières années du XIII^e siècle. Le bouddhisme passait par une crise; il sortait de la très longue période évangélique, purement doctrinaire, et prenait corps, fondait une église. La réforme lamaïque, l'organisation d'une hiérarchie s'est faite en même temps que la grande centralisation mongole; le Kaan et le Dalaï Lama, l'empereur et le pape sont jumeaux; il était inévitable que l'empereur adoptât la religion du pape. Cette papauté bouddhique a ceci de particulier qu'elle a vraiment été fondée par des *anachorètes* « du pays d'en haut », sur les affreux plateaux du Tibet, au désert, au milieu de francs brigands et de sauvages sanguinaires, les bandouliers de Hia — du temps de Marc Pol, on disait encore que les Tibétains étaient anthropophages. Dans ce pays de steppes arides, entre les glaciers et les précipices, les anachorètes bouddhistes établirent leurs énormes moineseries, guettèrent le catéchumène mongol, conquérant du monde, firent de lui leur chevalier armé en Chine, contre le *Taoïste*, contre le dualiste manichéen, contre le philosophe de l'école de Confucius. Avec un très grand bon sens, ils ne s'appliquèrent qu'à la Mongolie, à la Chine, et ne tentèrent

1. Plan Carpin, 663 et 699. Voir aussi le chapitre: « Quid intendunt Tartari », p. 716 à 721.

point d'effort divergent à l'ouest, sacrifiant cette mauvaise terre, pour semer le bon grain en terre fertile.

Les chrétiens nestoriens n'avaient point d'Église à proprement parler. Leur liturgie était syriaque, de si loin qu'ils ne savaient plus où; leurs évêchés, Almalik — pays mongol, — Merv — pays conquis par les Mongols; leur langue, leur parenté — tout turc et mongol; à une croisade contre les adorateurs du faux prophète, de l'imposteur Mahomet, à la guerre mongole contre les Seldjoukides de Rome, contre les Tadjik, contre les Iraniens, contre le Khalife, contre les ennemis de la nation mongole, contre Djelal Ed-Dine qui se révoltait, ils coururent comme à une fête, pour l'empereur, pour l'étendard, pour la nation, pour le bon Dieu; les informateurs anonymes de Joinville le lui ont bien dit: « Touz ses peuples reçurent leur enseignement si débonnairement que ils furent tuit baptizié. Après ces choses, il prist trois cenz homes à armes, et les fist confesser et appareillier, et s'en alla combattre à l'empereur de Perse, etc. ¹. »

Les musulmans turcs rêvaient la conversion du Kaan, l'empire à Bokhara, un pape turc orthodoxe en Transoxiane, l'extermination des hérétiques iraniens. Comme leurs compatriotes chrétiens, ils ne demandaient qu'à courir sus, à sabrer l'Ouest. On vit cette chose singulière, la défense du Khalifat soutenu contre le musulman orthodoxe Djelal Ed-Dine, par les païens, les bouddhistes, les chrétiens, et les musulmans mongols, qui devaient supprimer le khalifat dès que son ennemi orthodoxe aurait disparu, et cette extravagance est parfaitement logique. Quand Djelal Ed-Dine, affamé de revanche, revint brusquement de l'Inde, après la mort de l'Empereur Inflexible, et souleva l'Iran contre les Mongols, sa première pensée de vengeance fut contre le Khalife. Nessavi

1. Joinville, p. 173.

réfugié à Bagdad, après la catastrophe, a beau glisser sur l'affaire, arranger les choses, les mettre sur le compte d'un malentendu, Djelal Ed-Dine fit parfaitement la guerre au pape de l'Islam. Les soldats du Khalife avaient eu l'accident de rencontrer une poignée de sabreurs commandés par un des capitaines de Djelal Ed-Dine, un Turc assurément d'après son nom *Itchik* (*Ildji*, dans l'arabe de Nessavi), qui se donnait le titre de *Djihane Bahlaouane* (Pehlevane), « champion de l'univers ». Itchik escortait l'ambassadeur de Djelal Ed-Dine, chargé de faire au Khalife « des remontrances ou des reproches »; sitôt qu'il vit les troupes khalifales, sans attendre d'explication et sans crier gare, il sabra cette canaille. « Ayant rencontré l'armée du Divan [c'est le titre du gouvernement khalifal] renforcée d'Arabes, il avait culbuté ces gens qu'il trouvait sur sa route, sans songer qu'en agissant ainsi il faisait un affront au Khalife, et qu'il violait les lois de l'honneur. L'armée défaite était rentrée à Bagdad, et ses soldats faisaient triste mine ¹. »

Plus tard, Djelal Ed-Dine tenta de se réconcilier avec l'Église; encore l'ambassade qu'il envoya à Bagdad fut une véritable comédie, montée pour extorquer de l'argent au khalife trembleur². GUYAS Ed-Dine³, frère de Djelal, avait pu, au foudroyant passage de Souboutai et de Djébé, se dérober, si chétif que les Mongols ne daignèrent pas l'apercevoir. En plein pays iranien, à Ispahan, ce Turc fut accueilli, et tenta de ressusciter l'ancien Iran du Chah-Nameh, de l'opposer au Touran mongol; il tint l'Iran occidental et l'Azerbaïdjane, que les Mongols dédaignaient provisoirement; mais ce frère de Djelal Ed-Dine était un pauvre sire; il ne pouvait venir à

1. Nessavi, p. 80.

2. Nessavi (p. 314 à 316) donne la longue liste des cadeaux que l'ambassadeur de Djelal Ed-Dine extorqua au Khalife.

3. J'adopte cette transcription plus conforme à la prononciation. Le nom reproduit orthographiquement donne Ghiath Ed-Din, Gheyath Ed-Din.